



Derrière marchait la grand'mère le visage hagard. (Page 631.)

mis dans la tête une idée peu récréative : je croyais être un poltron : rien que cela. J'arrive donc à Paris la mort dans l'âme ; par un bonheur inouï, la première personne que je rencontre sur le boulevard, c'est Daligny, un jeune homme de ma promotion : un brave garçon, bon tireur, et qu'il ne faut pas regarder de travers. Ce jour-là, il était de mauvaise humeur, moi j'avais du chagrin ; pour nous distraire, nous dînons ensemble chez Véry et nous allons ensuite à l'Opéra. A l'Opéra nous nous disputons. Il prétend que Duprez chante mieux que Rubini ; je prends le parti de Rubini, bien entendu. La querelle s'échauffe, les personnalités remplacent les raisonnements ; bref, nous convenons de nous battre, et le lendemain, qui était hier, nous nous trouvons sur le terrain.

— Eh bien ! comment cela s'est-il passé ? dit Servian, qui suivait avec un vif intérêt le récit chaleureux de son neveu.

— Miraculeusement bien ! répondit Félix d'un air de jubilation ; en tombant en garde j'ai encore éprouvé ce petit frisson que vous savez, mais ç'a été l'affaire d'une seconde. Les fers une fois engagés, je n'ai plus songé qu'à ma besogne ; elle était rude, car Daligny tire au moins de ma force. Nous avons donc ferrailé noblement. Pour en finir, il passe un faux dégagement, et au moment où je veux parer tierce, il m'allonge une botte dans le bras, en criant : Ut de poitrine ! — Sol suraigu ! dis-je aussitôt en ripostant par un coup de seconde qui lui laboure les côtes. Blessés tous deux, on nous sépare ; nous nous embrassons, et voilà !

— Et votre blessure ? dit Estelle en souriant malgré elle.

— Ce n'est qu'une écorchure ; maintenant je sais à quoi m'en tenir sur la solidité de mes nerfs, et, je le vois, le danger, qui de loin est quelque chose, de près n'est rien du tout.

— A présent que tu es aguerri, dit Servian avec gravité, il faut tâcher de t'en tenir à cette épreuve. Tous les coups d'épée n'ont pas pour résultat une écorchure.

— Je joins mes conseils à ceux de votre oncle, reprit madame Caussade ; il faut être brave, mais prudent !

— Peste ! s'écria le colonel ; vous voilà devenue furieusement raisonnable, madame l'héroïne, qui méprisiez tant les hommes prudents. Est-ce que le mariage fait déjà son effet.

— Le mariage ? dit Félix d'un air stupéfait.

— Oui, mon lieutenant ! reprit gaiement M. Herbelin ; sachez qu'en votre absence, et sans même avoir eu la politesse de demander votre consentement, nous avons arrangé un mariage où vous serez garçon d'honneur, morbleu ! Allons, au lieu d'ouvrir les yeux comme si je vous racontais la retraite de Moscou, baissez la main de votre tante.

— Ma tante, répéta le jeune Cambier, qui se tourna tout interdit du côté d'Estelle.

— Oui, mon ami, dit Servian en s'efforçant d'amortir le coup que portait au romanesque adolescent cette déclaration si brusque et si imprévue ; madame veut bien consentir à devenir ta tante. Ce titre ne peut qu'accroître encore le respectueux attachement que tu lui as voué, et j'espère que tu te montreras toujours digne de sa bienveillance.

En voyant la consternation du jeune homme et ses efforts pour ne pas fondre en larmes, madame Caussade éprouva la compassion affectueuse qu'éveille toujours dans le cœur des femmes la douleur d'un enfant aimable.

— Vous aurez en moi une bonne vieille tante, lui dit-elle, d'une voix caressante ; je vous gronderai le plus rarement possible. Lorsque vous aurez fait quelque trait bien noir que vous n'oserez pas avouer à votre oncle, c'est à moi que vous viendrez vous confesser. A votre sortie de Saint-Cyr, je vous donnerai une belle dragone pour votre sabre. Et puis, quand vous serez vous-même en âge de vous marier, nous vous chercherons une petite femme aimable, jolie, spirituelle, que vous aimerez bien et qui vous rendra aussi heureux que vous méritez de l'être.

Ces paroles, dont Estelle cherchait à rendre

l'enjouement communicatif, accrurent le chagrin de Félix au lieu de le consoler. Hors d'état de répondre un mot, le cœur gonfle et les yeux baignés de larmes que l'orgueil seul empêchait de couler, il s'éloigna et alla s'appuyer sur le balcon. Servian le suivit sans avoir l'air de remarquer sa douleur, et pour lui donner le temps de se remettre, il lui raconta les aventures de la matinée et la complète déconfiture de M. Tonayrion. Ce récit produisit la diversion salutaire qu'en attendait le narrateur ; en dépit de son chagrin, Félix devint de plus en plus attentif, et à différentes reprises il laissa échapper des exclamations de mépris.

Au moment où Servian achevait sa narration, le beau Raoul, que suivait un domestique chargé de bagages, traversa la terrasse devant la fenêtre ; pour sortir de la maison, il n'y avait pas d'autre chemin, sans cela il est permis de croire que le héros déchu ne fût pas venu de la sorte passer sous le feu de ses ennemis. A sa vue, le désespoir de Félix se tourna en colère, ce qui est déjà un commencement de consolation.

— Monsieur Tonayrion ! s'écria l'adolescent d'une voix éclatante, quand vous aurez envie d'un coup d'épée, faites-moi donc le plaisir de venir me chercher à Saint-Cyr.

Au lieu de se retourner pour répondre, le beau Raoul baissa la tête et continua son chemin d'un pas plus rapide.

— On ne doit pas frapper un homme à terre, dit Servian en mettant la main sur la bouche de son neveu, qui s'appretait à réitérer son apostrophe ; c'est ce qu'on appelle le coup de pied de l'âne.

— Pour que la citation soit juste, dit Estelle en riant, il faudrait que M. Tonayrion fût un lion véritable au lieu de n'être que l'âne vêtu de la peau du lion.